

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 11.—Samedi, 19 juillet 1884.
Bureaux : 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



LA FIANCÉE SLAVE EN MORAVIE.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 19 Juillet 1884

SOMMAIRE

TEXTE : A nos lecteurs.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—La fiancée Slave en Moravie.—En ballon, par L. d'Arras.—Tolérance, par Ed. Ch.—Nos primes.—Les ambitions de Faraude (suite), par Mlle Zénaïde Fleuriot.—Le choléra en France.—Primes du Monde Illustré.

GRAVURES : La fiancée Slave en Moravie.—Les vacances.—Gravure du feuilleton.

A NOS LECTEURS

Notre feuilleton touche à sa fin et nous allons publier : *La chambre n° 7*, de Raoul de Navery.

Après une histoire douce et simple comme celle de Faraude, il est bon de donner quelque chose de mouvementé et de dramatique, et certes, ce n'est pas ce qui manque dans le chef-d'œuvre nouveau de Navery, qui est le plus émouvant des romans modernes.

On ne pourrait choisir un meilleur moment pour s'abonner à notre journal.

Nombre de personnes nous adressent des manuscrits signés simplement d'un nom de plume. Il nous est impossible de les publier sans connaître le nom de l'auteur. On comprendra très bien la raison de cette mesure, et nous prions nos correspondants d'en prendre bonne note.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

ENTRE-NOUS

Le bonheur parfait n'existe pas, dit-on souvent, et l'homme heureux est encore à naître.

Moi aussi, j'étais de cet avis, et je n'ai perdu cette dernière illusion que dernièrement, il y a de cela huit jours.

J'ai vu un homme heureux, un homme satisfait de son état, ne désirant rien, pour le moment du moins, un homme à qui on aurait offert un trône—dynamité comme tous les trônes de notre époque—et qui l'aurait refusé ; enfin j'ai vu le bonheur fait homme.

C'était un brave garçon, ni gras ni maigre, ni aigle ni serin, que le barreau venait d'admettre dans son sein, aux derniers examens, et dont le bonheur venait de ce qu'il avait été reçu avocat.

Il y a vraiment des gens qui ne sont pas difficiles, et mon jeune avocat était de ce nombre.

—Je suis reçu, disait-il, je suis avocat, je suis sauvé !

Sauvé ! hum ! ce n'est pas aussi sûr que cela, car à en croire les on dit, si le barreau a un patron en la personne de saint Yves, il est parfaitement avéré qu'il est le seul avocat qui soit allé au ciel.

Et encore, comment y est-il entré !

Vous connaissez la légende ? la voici en deux mots :

Saint Yves se présente à la porte du paradis, saint Pierre lui demande qui il est.

—Yves, avocat.

—Avocat ! on ne reçoit pas de ces gens-là ici, passe ton chemin.

—Je t'en prie, dit saint Yves, laisse moi seulement passer le bout du nez dans la porte afin que je sente au moins le parfum du paradis.

Après bien des objections saint Pierre consent et entrouvre la porte. Yves se retourne et, marchant à reculons, pousse la porte.

—Hé là ! dit saint Pierre, tu triches, je t'ai permis de ne passer que le bout de ton nez.

—C'est vrai, répond l'avocat retors, mais tu n'as pas dit de quel côté je devais l'y passer.

Et saint Yves entra bel et bien au paradis.

Grand émoi au séjour des bienheureux, et plainte est faite au Père Eternel qui dit à saint Yves de sortir.

—J'y consens, dit saint Yves, mais au moins faites moi expulser légalement, par ministère d'huissier.

On chercha un huissier ; il n'y en avait pas en paradis et il n'y en a jamais eu depuis non plus.

Et voilà comment un avocat se trouve au ciel, attendant qu'un huissier vienne l'expulser.

* *

Ces pauvres huissiers sont bien malheureux ; tout le monde les déteste.

Alexandre Dumas, père, qui était bien la meilleure pâte d'homme du monde, ne pouvait les souffrir non plus, et disait toujours, comme nombre de personnes au Canada, un Huissier, en aspirant fortement l'h.

Un jour, un de ses amis lui fit remarquer que l'h était muette et qu'on devait faire la liaison.

—Comment ! comment ? dit Dumas, jamais de liaisons avec ces gens-là !

* *

Le malaise général qui s'est emparé de l'Europe, dès l'apparition du choléra, subsiste toujours. On a établi des quarantaines partout, et quoique le commerce en souffre beaucoup, cette mesure ne peut être qu'approuvée.

Le 14 juillet ne sera pas fêté à Paris cette année, et ce, avec raison, car on comprend le danger qu'il y aurait d'attirer dans une ville une foule d'étrangers, parmi lesquelles pourraient se glisser quelques pestiférés.

C'est quelques millions de moins pour la capitale de la France, mais c'est un immense danger d'éviter.

* *

A propos de fête, un député français, qui siège à la gauche, c'est-à-dire un libéral avancé, M. Joseph Fabre, vient de soulever une question qui lui fera honneur autant qu'à la France toute entière, si elle est résolue selon ses désirs.

Il s'agit de l'institution d'une fête nationale en l'honneur de Jeanne d'Arc, qui aurait lieu le 8 mai, date de la délivrance d'Orléans.

“ Ce jour-là, dit-il, tous les Français s'uniraient dans une bienfaisante communion d'enthousiasme. Jeanne d'Arc n'appartient pas à un parti ; elle appartient à la France.”

Ces paroles sont justes, les fêtes de la royauté, de l'empire ou de la république ont toujours eu pour effet de froisser les opinions d'une partie de la population et ont toujours produit une note discordante dans le concert d'harmonie qu'on essayait de donner ; mais qui donc ne s'inclinera pas devant cette grande figure de l'histoire de France, Jeanne, l'expression la plus pure du patriotisme ?

Cette simple bergère, obéissant aux voix qu'elle entendait, quittant ses parents, son village, tout ce qu'elle aimait, pour aller se mettre à la tête de l'armée, chasser l'Anglais, faire sacrer un roi stupide, mais représentant alors la France, puis mourant sur un bûcher victime de son dévouement, étonne par sa grandeur, éblouit par les prodiges qu'elle a accomplis et confond l'intelligence la plus sceptique.

* *

Au collège, quand pour la première fois on parcourt l'histoire de cette époque tourmentée, où le roi de France n'était plus que le roi de Bourges, quand on pressent que c'en est fait de tout un peuple, que le *finis galliæ* va être prononcé et devenir une vérité, et qu'on voit surgir cette jeune fille inconnue qui va remplir le monde de son nom, on ressent je ne sais quelle commotion, quelle impression qui ne s'efface jamais.

On relit alors la vie de Jeanne, puis on veut la relire encore, et alors et encore et toujours on se sent ému, on est fier d'appartenir à une race qui a produit une telle femme.

J'en parlais dernièrement à un Anglais qui, quoi que fier de l'histoire de son pays, comme tout fils d'Albion, ne put s'empêcher d'avouer que la mort de Jeanne était une tache pour son pays, et que la jeune fille de Domrémy suffisait pour illustrer un peuple et pour éclipser toutes les gloires des autres nations.

* *

Les Montréalais s'en vont et les Américains arrivent, ce qui prouve qu'on n'est jamais content là où l'on est.

Les touristes seront probablement beaucoup plus

nombreux cette année, grâce au choléra, et ceci confirme la vérité du proverbe : “ A quelque chose malheur est bon.”

En effet, nombre de New-Yorkais, Bostonnais et autres qui se proposaient d'aller en Europe, ont remis leur voyage à plus tard et, fuyant la chaleur, s'en viennent respirer plus à l'aise sous notre ciel plus tempéré. Ils ne s'en trouveront pas plus mal, ni nous non plus.

Les étrangers apprendront à nous connaître, on juge mieux un peuple quand on le voit chez lui, et de ces voyages pourront résulter des relations qui nous feront du bien.

Et puis, nos grands fleuves, nos paysages, nos forêts méritent bien d'être vus et même admirés. Aussi, je m'étonne toujours de ne pas voir plus de peintres venir nous visiter et s'inspirer de la grandeur de nos horizons et de la splendeur de nos points de vue.

* *

Tout le monde s'éparpille de tous côtés, on va n'importe où, mais enfin il est de règle de ne pas rester chez soi. Aussi, comprenez-vous toute l'actualité de la gravure que donne aujourd'hui LE MONDE ILLUSTRÉ : Les vacances.

C'est tout à fait nature : la jeune fille qui profite de la belle saison pour faire une étude de paysage, souvenir qu'elle emportera du joli voyage des vacances.

Au milieu, l'ancienne histoire, la page de la vie que tous lisent avec avidité, c'est la douce causerie à l'ombre du rocher, c'est toujours Elle et Lui.

Au bas, à gauche, c'est le brave garçon qui comprend la campagne à sa manière, c'est peut-être la bonne, et qui dort à poings fermés, couché sur l'herbe, rêvant de festins pantagruéliques.

A droite, c'est le forçat de la vie moderne, le journaliste qui pond l'article quotidien, c'est l'esclave de l'abonné qui dit : “ Amusez-moi.”

* *

La statistique a parfois le triste privilège de nous faire voir le côté lugubre et laid des sociétés.

C'est ainsi qu'une liste des crimes, accidents, suicides, etc., qui ont eu lieu à Montréal seulement, depuis trois mois, publiée dans un journal du soir, provoque des réflexions peu agréables.

Voyez, depuis avril jusqu'à ces jours derniers, on ne constate pas moins de deux meurtres, vingt-trois morts par accident dont treize noyades, cinq suicides, trois personnes trouvées mortes de causes diverses et neuf morts subites.

Voilà le bilan extraordinaire de la terrible faucheuse pour trois mois. Quarante-deux morts violentes, et parmi les différentes causes énumérées plus haut, on doit en remarquer deux : meurtres et suicides, qui, chez nous comme partout ailleurs, constituent les crimes qui tendent à se généraliser dans la société.

Quelle est l'origine du mal ?

Elle réside surtout dans l'alcoolisme et le matérialisme.

* *

Si dans les bons gros drames populaires le crime est toujours puni et la vertu récompensée, selon les règles de la justice élémentaire, il n'en est pas toujours de même dans la vie réelle.

Vous savez combien les journaux quotidiens du Canada et des Etats-Unis ont suivi avec intérêt l'affaire du banquier Eno, qui s'est réfugié au Canada après avoir commis à New-York des faux qui lui ont rapporté quelques millions ; vous vous figuriez probablement que, malgré la lenteur des procédés judiciaires, on finirait par extraditer ce coquin et par le livrer aux braves gens qu'il a ruinés ; alors vous vous trompiez, car Eno vient d'être remis en liberté.

Il paraît que ce qui constitue le crime de faux à New-York n'est pas considéré comme tel en Canada.

Ce sont là des subtilités de langage et de loi qui subsisteront encore longtemps pour la plus grande tranquillité de messieurs les voleurs.

* *

Eno est donc libre !

Les pauvres diables qu'il a mis sur la paille, les familles qu'il a plongées dans la misère, les actionnaires qu'il a trompés en seront quittes pour payer les frais de l'enquête qui vient de finir par le jugement de Québec, et s'estimeront peut-être très heureux de ce que leur escroc ne leur réclame pas de dommages pour fausse arrestation.

Maintenant, le banquier fugitif va probablement prendre un des premiers vapeurs à destination d'Europe et, le gousset bien garni, aller se reposer et rêver dans quelque coin charmant de la belle Italie, sous les platanes, au bord de la Méditerranée. Il sera fêté, choyé, invité partout où sa faiblesse le mènera, et jamais le remord ne pourra trouver le moyen d'entrer dans sa poitrine américaine.

C'est comme cela, et il en sera toujours ainsi tant que nos lois seront obscures et qu'un chenapan pourra les éluder.

On connaît maintenant l'adversaire de Blaine, candidat républicain à la présidence de la république des États-Unis ; les démocrates se sont assemblés à Chicago et ont choisi Cleveland.

Ce résultat était prévu, et la grande lutte va donc s'engager.

Comme ce qui se passe chez nos voisins nous intéresse toujours indirectement, il est bon de rappeler les principes que représentent les deux adversaires.

Blaine est américain dans toute la force du terme et, d'après sa conduite passée, on peut admettre qu'il ferait tous ses efforts pour se mêler activement de politique étrangère, et au besoin pour provoquer la guerre d'un côté ou d'un autre.

Il est soutenu par les politiciens. Au point de vue canadien, il est annexionniste.

Cleveland représente, au contraire, la paix, le travail et la réforme du service civil. Il voudrait surtout arrêter les abus dont on se plaint depuis longtemps.

Voici, du moins, ce qui m'a été dit, et je vous le donne comme tel, ne voulant aucunement m'occuper de politique.

LÉON LEDIEU.

LA FIANCÉE SLAVE

(Voir gravure)

La toilette de noces touche à sa fin, la jeune fiancée consulte son miroir qui montre une jolie fille, jolie à croquer, parée comme une chasse, et elle se dit qu'il sera satisfait.

Sa compagne, qui vient de l'habiller, est fière de toute cette beauté à laquelle elle n'est pas étrangère, puisque ce sont ses doigts de fée qui ont disposé avec tant de goût toutes ces jolies fleurs et ces beaux atours.

Vous voyez que la femme est aussi coquette en Moravie qu'en Canada, et que partout on aime les soieries, les bijoux et les dentelles.

EN BALLON

Très peu de personnes ont su qu'un ballon, parti de Montpellier (Etats-Unis), avec trois passagers, était venu atterrir, il y a quelques jours, près de Montréal.

L'aéronaute Grimley, bien connu au Canada où il a fait plusieurs ascensions, était le commandant de cette expédition.

Ces sortes de voyage ont toujours un attrait tout particulier, et le public aime à en connaître les détails qui ont un charme spécial comme tout ce qui touche à l'extraordinaire, à l'inconnu.

Voici donc la narration de ce voyage telle qu'à peu près faite par M. Grimley :

Cinq minutes après avoir quitté Montpellier nous sommes à une hauteur de 5,000 pieds, et nous continuons notre ascension avec une vitesse de 1,000 pieds par minute, jusqu'à ce que nous ayons atteint 11,500 pieds, près de deux milles.

Le vent, assez violent à la surface, se change en bonne brise dans les régions élevées et nous dirige vers le nord.

A nos pieds la foule est immense et nous jouissons d'un coup d'œil admirable.

Mes compagnons, MM. C.-A. Owler et G.-B. Walton, qui en sont à leur première ascension, semblent un peu nerveux au départ, mais en réfléchissant à leur position et reconnaissant qu'il était trop tard pour revenir en arrière, ils en prennent gaiement leur parti et ne songent plus qu'à jouir du splendide panorama qui se déroule sous nos yeux. L'effet de ce spectacle les impressionne même bientôt à tel point qu'ils oublient toute crainte et se conduisent en vieux voyageurs aériens.

M. Owler, qui parle très bon français, chante à demi voix le *Voyage aérien* :

Je glisse dans l'air diaphane
Et dans l'immensité je plane !

Jamais je n'ai trouvé compagnons de voyage plus aimables et comprenant aussi bien la beauté de la contrée que nous parcourons. Les montagnes du Vermont, au milieu desquelles nous sommes, forment le décor le plus majestueux que l'on puisse rêver.

A 6.15 h. du soir, nous sommes exactement au-dessus du mont Hunger (mont de la Faim), et, soit effet du nom de cette montagne, soit réellement besoin, nous décidons de dresser la table en abandonnant pour le moment les splendeurs pittoresques de la nature, et nous soupçons de très bon appétit. Le souper est arrosé d'eau claire dans laquelle M. Owler nous verse quelques gouttes d'un élixir, très bon, dit-il, contre les morsures de serpents, très peu à craindre dans les sphères aériennes ; mais cet antidote avait un tel goût de revenez-y, que nous vidâmes la bouteille dans notre voyage.

Nous passons Stone, Morrisville, Johnson, Hyde Park ; mes compagnons sont plongés dans une extase sans bornes. M. Walton jette des cartes de visite, priant celui qui les retrouvera de les renvoyer à Montpellier.

Nous montons toujours et nous sommes bientôt à 14,800 pieds au-dessus du niveau de la mer. A cette hauteur nous éprouvons le malaise que l'on ressent toujours : bourdonnement dans les oreilles, picotement dans les yeux, etc. ; la température est bonne et nous n'avons nullement souffert du froid pendant tout notre voyage. Il nous est maintenant impossible de distinguer aucun être vivant.

A 6.45 h. nous commençons à descendre. Nous jetons une feuille de papier qui tourne pendant quelques minutes autour de nous et rentre dans la nacelle. La descente devient plus rapide et, à 11,000 pieds, nous entendons bientôt le son d'une cloche et le jappement d'un chien. Quelques instants après nous distinguons très bien, avec nos lunettes de théâtre, les voitures et les promeneurs sur les routes, ainsi que la foule amassée sur la place du village et regardant avec intérêt notre ballon. Plus près de terre encore nous voyons les animaux dispersés dans les champs fuir avec rapidité, effrayés par les cris des corbeaux qui s'emb'ent fous de terreur.

Arrivés au-dessus d'un bois nous laissons pendre notre ancre et nous criions à la foule, qui vient d'accourir, de la saisir et de la fixer. Quelques hommes la prennent et bientôt nous sommes à terre.

Nous sommes entourés et félicités, on nous serre les mains, et nous apprenons que nous sommes à Waterville, à 45 milles de Montpellier, et qu'il est sept heures. Nous sommes reçus à la ferme de M. John Smith, qui nous offre des rafraichissements et des bouquets.

Un cultivateur des environs nous annonce qu'il vient de recevoir un cheval du Mexique et nous prie de le monter ; nous accédons à son désir en riant de la nouveauté de la chose.

Quand nous annonçons que nous ne pouvons retarder notre départ, dames et demoiselles nous entourent, nous supplient de rester et d'assister à un grand concert qui doit avoir lieu le même soir. Nous résistons à toutes les tentations et nous revenons au ballon et, après des adieux sans nombre, des souhaits de bon voyage et des poignées de mains échangées, nous quittons encore une fois la terre.

Nous voyons le lac Champlain, et à 8.25 h. nous entrons en Canada. M. Owler parle à un cultivateur canadien-français qui nous apprend que nous venons de traverser la rivière Saint-Jean. La lune est levée ; nous voyageons à une hauteur si peu élevée que notre corde rase la terre. La contrée est plate et très bien cultivée. M. Owler sonne du cor dont les sons sont répercutés par mille échos. De temps en temps nous demandons où nous sommes. Peu après nous apprenons que nous sommes à dix milles de Montréal, et bientôt nous voyons le Saint-Laurent, de longues files de becs de gaz et une lumière électrique, que nous supposons être celle du Saint-Lawrence Hall. Nous passons sur le village de Laprairie et traversons le fleuve au-dessus des rapides dont nous entendons les sourds grondements. Nous arrivons de l'autre côté à 9.35 h. et, quelques minutes après nous ouvrons la soupape et nous descendons doucement dans un champ de pommes de terre, à environ un mille du fleuve, près du canal.

Après avoir dégonflé notre ballon et l'avoir mis

en sûreté sous un arbre, nous respirons ; malheureusement, la pluie commence à tomber et ne doit cesser de la nuit. Nous allons à la découverte et nous savons enfin que nous sommes à la Côte Saint-Paul. N'ayant pu trouver un hôtel qui nous convint, nous prenons une voiture et nous nous faisons conduire chez un oncle de M. Owler, M. Brophy, demeurant rue Courville. Mme Brophy est toute étonnée de voir son neveu, ne peut en croire ses yeux et lui demande d'où il arrive.

—Je tombe du ciel, ma bonne tante, répond M. Owler qui raconte notre voyage.

Il était une heure du matin ; nous restâmes à Montréal jusqu'au lendemain, lundi, pour retourner à Montpellier malgré les instances de Mme Brophy et de ses aimables enfants.

Mes amis disent n'avoir jamais éprouvé autant d'émotions et de plaisir que dans ce premier voyage dans les airs.

L. D'ARRAS.

TOLÉRANCE

On ne saurait se dire tolérant lorsqu'on parle avec mépris de ceux dont on ne partage pas les opinions ou les croyances. Supposer que l'on est nécessairement de mauvaise foi ou sot lorsque l'on ne pense pas ce que nous pensons, lorsque l'on ne croit pas ce que nous croyons, ou que l'on croit ce que nous ne croyons pas, c'est faire preuve tout au moins de peu d'étendue d'instruction, d'intelligence ou d'imagination.

L'histoire atteste qu'il n'est pas une seule grande doctrine, de quelque nature que ce soit, qui n'ait compté parmi ses adhérents des hommes d'une haute supériorité d'esprit et d'une absolue sincérité. Il peut nous suffire, d'ailleurs, de regarder et d'observer attentivement, sans prévention, la vérité de toutes les combinaisons de pensées et de sentiments possibles dans les âmes qui nous entourent, pour que nous nous rendions au devoir d'être prudents et équitables dans nos jugements.

ÉD. CH.

NOS PRIMES

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de JUIN a eu lieu le 7 juillet, dans la salle de conférence de la *Patrie*, devant une foule compacte qui tenait à assister à cette opération.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix : No	7,471.....	\$50.00
2e	— 5,463.....	25.00
3e	— 66.....	15.00
4e	— 8,520.....	10.00
5e	— 19,417.....	5.00
6e	— 5,193.....	4.00
7e	— 13,397.....	3.00
8e	— 16,572.....	2.00

Les numéros suivants ont droit à \$1.00 chacun : 5,321—4,412—7,897—12,435—5,896—17,173—4,004—17,202—13,227—3,155—6,817—11,372—176—9,056—6,704—7,035—4,853—12,472—5,817—1,666—2,595—11,287—5,423—12,029—16,052—8,366—12,254—18,550—15,517—12,358—1,068—3,407—5,904—13,341—3,597—4,408—12,791—12,276—13,262—14,871—11,745—3,049—17,256—5,242—16,227—15,719—18,785—8,626—19,790—16,655—8,409—9,229—7,229—15,906—18,303—17,801—16,489—11,624—11,508—8,272—1,483—12,990—1,191—8,922—493—4,243—13,229—11,110—19,796—2,771—15,876—17,290—11,772—3,875—5,012—7,745—19,767—448—12,644—17,959—13,103—12,625—8,408—18,236—9,059—17,876.

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRE du mois de JUIN sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt afin de recevoir la prime sans retard.

Les noms des personnes qui auront réclamé leurs primes seront publiés dans le prochain numéro.

Un monsieur venait de jeter une missive dans une boîte aux lettres et restait en contemplation sur le trottoir.

—Eh bien ! lui dit un gamin, est-ce que vous attendez la réponse ?



1. Les uns vont à la campagne pour travailler. — 2. D'autres pour flirter. — 3. D'autres même pour se reposer. — 4. Et le journaliste reste à son bureau.—(Voir page 82.)

LES AMBITIONS DE FARAUDE

PAR M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT

CHAPITRE XX

Faraude est installée chez des maîtres aussi dé-pensiers que mystérieux. Le monsieur est un gros homme à la physionomie rusée et joviale ; la dame est une espèce de fantôme toujours enveloppée dans des peignoirs clairs, qui ne quitte guère sa chambre que le soir à l'heure où une voiture vient la prendre pour la conduire au théâtre.

Monsieur est sans cesse absent, il passe sa vie à ses bureaux, dit-on. Néanmoins, de temps en temps d'autres hommes viennent le trouver rue Saint-Honoré.

La salle à manger est transformée en buvette, puis en bureau d'affaires. Des registres sont étalés, on parle haut, on se dispute et parfois aussi ce sont des éclats de rire qui font Faraude se signer dans sa cuisine.

Les domestiques sont peu nombreux.

Monsieur a un groom en livrée, qui le suit partout, madame est abandonnée aux soins d'une garde qui vient tous les jours et s'installe dans son appartement. Cette femme, qui a l'air d'une ouvreuse en retraite, parle peu à Faraude et ne l'écoute pas davantage, attendu qu'elle est sourde comme un pot.

En cette place qui lui paraît de plus en plus singulière, Faraude souffre d'un malaise inexplicable. Elle se trouve plongée jusqu'au cou dans l'inconnu. Et puis il lui est arrivé de savoir que des scènes de violence se passent parfois entre ce monsieur haut en couleur et cette dame languissante qui ne se parlent presque jamais.

De loin en loin la marchande de légumes qui l'a placée chez M. Rubettini l'arrête au passage pour lui demander de ses nouvelles, et à tout ce que lui dit Faraude elle répond en haussant les épaules que les ménages à Paris c'est comme ça, et que Faraude n'a pas à savoir pourquoi monsieur et madame Rubettini vivent séparés en quelque sorte. M. Rubettini est un homme d'affaires qui gagne des millions à la Bourse, il n'a pas le temps de rester pour tenir compagnie à sa femme, qui est une plaignante.

Un jour elle se perdit dans les confidences particulières. Elle apprit à Faraude qu'elle avait placé dans la maison de change dirigée par M. Rubettini toutes ses économies, et qu'il lui payait des intérêts magnifiques.

—Si ça continue, ajouta-t-elle, j'aurai bientôt gagné plus d'intérêts en un an que je ne gagne dans ma boutique en un temps pareil. Si vous avez des économies, ma fille, donnez-les à votre maître, vous verrez que ça va grossir comme par miracle.

—Je garderai mon argent, dit Faraude, en hochant la tête, on m'a toujours dit de me défier des beaux intérêts, et je m'en défie.

La marchande fit entendre un petit ricanement et s'éloigna en murmurant que Faraude avec tous ses airs de capacité n'était qu'une imbécile.

—Peut-être le suis-je un brin, pensait Faraude ; mais je ne donnerais pas en confiance un louis d'or à garder à ce drôle de maître qui n'est jamais chez lui et qui traite si mal sa femme.

Étant données les habitudes de M. Rubettini, ce ne fut pas sans surprise que Faraude le vit tout à coup s'installer dans son appartement, dont il ne sortit plus qu'à la nuit.

Cela se fit du jour au lendemain, et Faraude se serait accusée de calomnie envers un homme si rangé, qui ne quittait plus sa chambre ni ses chiffres, si elle n'avait reçu l'ordre étrange de nier sa présence et de répondre imperturbablement à toute personne

qui se présenterait que monsieur Rubettini était à ses bureaux.

Ce fut une comédie de nature à faire perdre l'esprit à l'innocente Faraude, qui n'avait jamais su mentir, même en choses légères.

Cette maison où personne ne venait FUT TOUT À COUP ASSAILLIE DE VISITEURS. Toutes les demi-heures on sonnait à la porte. Faraude allait ouvrir : une ou plusieurs personnes se présentaient tout essouffées et demandaient ardemment M. Rubettini. Elle répondait, selon les ordres qu'elle avait reçus, qu'il était à ses bureaux, et il fallait voir les colères que soulevait sa réponse. Les hommes s'avançaient menaçants et lui mettaient quasi le poing sous le nez ; les femmes éclataient en gémissements ou l'accablaient d'injures.

Un jour M. Rubettini quitta sa prison volontaire ; mais il revint bientôt tout essouffé lui-même, et la porte ne s'étant pas tout de suite refermée après lui, il courut se cacher derrière un grand meuble et il se mit à faire d'énergiques signes de dénégation à Faraude qui, entendant carillonner la porte, arrivait son torchon à la main.



La maison fut tout à coup assaillie de visiteurs. (Voir page 85.)

Un homme et une femme allongeaient la tête par la porte.

—M. Rubettini ? s'écrièrent-ils ensemble.

Faraude, encore effrayée par la terrible expression qu'elle avait lue sur la physionomie de son maître, répondit en tremblant :

—Il est à ses bureaux, rue de la Chaussée-d'Autin.

—Menteuse ! cria la femme, nous en venons de ses bureaux et on nous a dit qu'il était chez lui.

—Venez-y voir, dit Faraude hardiment ; tenez, voilà les portes, ouvrez-les et cherchez M. Rubettini.

Ils s'avancèrent avec précaution, laissant ouverte la porte du pallier derrière eux, et traversèrent la salle à manger ; Faraude ouvrit successivement plusieurs portes devant eux, entre autres celle de la chambre de son maître.

Quand ils revinrent dans l'antichambre le changeur avait disparu.

—Il est peut-être caché dans les placards, dit la femme ; mais attendons encore, et s'il ne nous paie pas demain nous mettrons la justice à ses trousses.

Et ils s'en allèrent, laissant Faraude horriblement inquiète. Pour le bon peuple la Justice sera toujours revêtue de majesté, elle lui apparaîtra toujours armée du glaive, qui ne frappe que les coupables. Servir chez un maître qui se cachait lâchement, et qu'elle entendait menacer d'avoir des démêlés avec la justice, effrayait à bon droit l'honnête Faraude. Elle était encore plongée dans cet ordre de pensées quand un cri horrible, qui semblait partir de la chambre de sa maîtresse, vint lui glacer le sang dans les veines. Elle se précipita hors de sa cuisine et se heurta à M. Rubettini qui traversait le vestibule.

—Ah ! vous voilà, dit-il, de son ton dégagé, préparez vos paquets ; nous déménageons demain. Mais ce soir je donne un dîner d'adieu à mes amis. Mon domestique vous apportera ce qu'il faut, que tout soit prêt pour six heures, et attention à vos sauces, nous serons six.

Et sans attendre la réponse de Faraude il partit.

—Cet homme là me fait peur tout de bon à présent, murmura Faraude ; ah ! la drôle de maison, ah ! la drôle de maison, le diable y est, le diable y est. Je n'y resterai pas.

En ce moment la vieille femme sourde sortit de la chambre de Mme Rubettini.

—Est-ce que vous pouvez aller chercher une voiture ? dit-elle à Faraude. C'est fini, il n'y a plus moyen de l'en empêcher, elle veut partir.

—Qui ?

—Elle.

Et son pouce se tourna vers la chambre de Mme Rubettini.

Elle ajouta avec un affreux sourire :

—Le ménage ne va plus. Vous ne l'avez donc pas entendue tout à l'heure ?

—Dites que le sang ne m'a fait qu'un tour. Pourquoi criait-elle comme ça, mon Dieu ?

—Eh ! parce qu'il a manqué de l'étrangler.

—Il... qui... son mari ?

—Sans doute. Il y a de la chicane entre eux, elle ne veut pas donner son argent et il la renvoie.

—Comment ! comment ! s'écria Faraude ; mais c'est un monstre que cet homme-là. Est-ce qu'il a le droit de renvoyer sa femme de chez lui, à présent ? Moi, d'abord, je ne reste pas avec lui, si elle part, je ne sers que chez les honnêtes gens.

—Bon, ne criez pas si haut, elle reviendra, dit la garde avec son sourire cynique. De temps en temps elle s'en va comme cela chez sa mère et puis elle revient. C'est sa légitime, après tout.

—Ah ! je le crois bien, dit Faraude, est-ce que moi je servais chez des gens mal mariés ? Non dame, mon honneur avant tout.

La vieille Parisienne se mit à se moucher avec mille contorsions ; les scrupules de Faraude la faisaient rire à se tordre.

—La voiture, reprit-elle, la voiture, elle me sonne, allons vite, vite.

Faraude la prit par le bras.

—Dites-moi qu'elle reviendra, lui cria-t-elle, aujourd'hui même, sans cela je pars aussi et tout de suite encore et sans demander mes gages.

—Mais c'est sûr qu'elle reviendra, dit la vieille femme, une promenade en voiture va lui calmer les nerfs. Je connais comment ça se pratique. Elle prend le thé chez sa mère, il ira la chercher, ils se raccommoderont et il la ramènera dîner : c'est toujours comme ça que ça passe.

—Parmi ces gens-là grommela Faraude ; mais si je recommence un autre mois nous verrons bien.

Et elle descendit chercher la voiture demandée. Quand elle arriva avec le bulletin imprimé, Mme Rubettini, enveloppée de fourrures jusqu'aux yeux, attendait dans l'antichambre. La scène qui venait d'avoir lieu entre elle et son mari lui avait donné une force factice ; mais si réelle cependant, qu'elle refusa le bras de Faraude pour descendre l'escalier.

Elle lui tendit un sac en lui disant :

—Portez mes bijoux, vous ne m'avez jamais volée vous !

Faraude obéit et la vit monter en voiture avec la garde qui jubilait.

Elle retourna dans sa cuisine le cœur gros et, se rappelant la parole du maître sur le déménagement du lendemain, elle fit rapidement un paquet de tout ce qu'elle possédait.

Vers deux heures, le domestique de M. Rubettini arriva avec un panier contenant la liste d'une foule de choses rares et coûteuses qu'il fallait acheter rapidement.

Faraude aurait bien voulu le questionner ; mais ce jeune chenapan de quinze ans lui inspirait la plus vive répulsion, elle jugea prudent de se taire et s'en alla aux provisions.

Mais à quelles amères réflexions elle se livrait en plument le beau faisán doré qu'elle se préparait à rôtir. En quel guépier s'était-elle laissée tomber ! Quel maître s'était-elle donnée ! Un homme qui avait des dettes et qu'on menaçait de la justice, qui sautait à la gorge de sa femme et qui venait faire ripaille en son absence, ce même jour, en cette maison d'où il s'était échappé comme un malfaiteur le matin même.

Elle prit la résolution de parler le lendemain à Mme Rubettini qui, selon les prédictions de la garde, allait revenir avec son mari et les invités ; et la pensée qu'elle quitterait dans quelques jours cet enfer la soulagea.

A six heures précises son dîner était prêt, les casseroles de cuivre laissaient échapper un fumet des plus odorants, le faisán rôtissait devant la coquille enflammée, et par la porte entr'ouverte Faraude apercevait un superbe couvert à six préparé par le domestique.

A cette heure aussi un bruit de pas et de voix se fit entendre dans l'antichambre ; M. Rubettini, qui marchait le premier, ouvrit la porte du salon brillamment illuminé. Faraude se frottait les yeux, c'était bien lui, souriant, jovial, insolent comme toujours. Mais elle se demandait surtout une chose :

—Madame est-elle là ?

Elle supposait bien qu'elle faisait partie du groupe de dames, mais maintenant qu'elle était en défiance elle aurait voulu s'en assurer.

Tout à coup, prenant son courage à deux mains, elle se dit qu'elle n'avait plus de ménagements à garder avec un maître comme le sien, et elle se dirigea vers le salon.

Elle ouvrit la porte toute grande et dit très haut :

—Je voudrais dire un mot à madame.

Des éclats de rire lui répondirent, et M. Rubettini sortit de l'appartement avec la mauvaise figure du matin.

—Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il.

—Je veux madame, elle n'est point là ?

—Non, heureusement ; mon dernier repas ici sera joyeux.

—Elle ne viendra pas, monsieur ?

—Je vous ai dit non. Servez aussitôt que le dîner sera à point.

—Monsieur, faites servir votre dîner par d'autres, je m'en vais. Je ne veux point rester dans une maison dont la maîtresse légitime est absente.

—Allez au diable. Qu'est-ce que cela vous fait ?

—Cela fait que je veux une maîtresse de maison, là où je fais mon service.

—Il y en aura trois ce soir au lieu d'une, cela vous va-t-il ? Assez, d'ailleurs, assez. Oh donc est Victor ?

—Il est allé acheter des champignons.

—C'est bien. Il servira à table ! Vous, ne paraissez plus.

—Je ne me cacherai pas comme vous ce matin, monsieur, je n'ai pas de raisons pour cela.

Les yeux de M. Rubettini s'injectèrent de sang et il tendit les deux poings en avant.

—Oh ! moi, vous ne m'étranglez pas, dit Faraude, j'ai de bons bras pour me défendre.

—C'est bien, nous réglerons ce compte demain ; occupez-vous du dîner.

Il rentra dans le salon et Faraude, dans un état d'excitation impossible à décrire, s'élança vers sa cuisine.

—Moi, dit-elle, servir un monde pareil ! Jamais.

Elle se saisit du paquet qu'elle avait préparé le matin, s'assura que son argent était dans sa poche et se glissa dans la salle à manger ; puis, revenant sur ses pas.

—Ah ! le monstre, grommela-t-elle, il ne se réglera pas de ma cuisine ; je ne lui demande pas les gages qu'il me doit, je ne veux plus voir sa figure de forçat ; mais il ne sera pas dit que j'aurai obéi à sa vilaine gourmandise.

D'une main agitée elle se saisit d'une bouillotte, leva successivement les couvercles des casseroles et les remplit d'eau, puis elle fit mouvoir la petite broche de façon à exposer le faisán à la chaleur ardente du feu.

Et prenant son paquet elle se sauva. Elle descendit rapidement l'escalier, son paquet dans les bras, et, craignant d'être poursuivie par Victor, elle entra dans la première maison venue qui portait le nom d'hôtel et demanda une chambre.

On la conduisit au cinquième, dans une mansarde étroite. Là elle soulagea son cœur par un torrent de larmes où la joie d'être délivrée du contact de gens sans foi, sans loi, sans dignité, avait autant de part que le chagrin de se trouver de nouveau sur le pavé de Paris. Elle pleura même, il faut le dire, au souvenir de la vengeance qu'elle avait exercée.

Heureusement, Faraude avait comme tous les gens très sains de corps, un moyen sûr d'échapper, au moins momentanément, aux tortures de son âme : c'était le sommeil.

Tout en se disant qu'elle préférerait au lit malpropre de la mansarde, deux belles bottes de paille toutes fraîches, ou bien même la belle mousse verte des bois parsemée de fleurs sèches, elle se hâta de faire sa prière en y ajoutant un acte de contrition bien sincère, se coucha et dormit d'un somme jusqu'au lendemain matin.

Elle fut sur pied de bonne heure, et son parti fut bien vite pris. Il n'y avait pour elle qu'un asile sûr dans Paris, c'était le couvent où elle avait déjà trouvé un refuge.

Elle y retournait beaucoup plus riche qu'elle n'en était sortie, et voyant qu'il tombait une espèce de neige fondue qui eut pénétré jusqu'au fin fond de son paquet, elle se donna le luxe d'un fiacre et arriva devant la grosse porte verte surmontée d'une croix, au moment même où la bonne sœur qui l'avait si bien accueillie la première fois se rendait à son poste dans le parloir.

—Ah ! c'est vous, dit-elle avec sa bonté ordinaire, et avec votre paquet encore, ce qui me prouve qu'il ne s'agit pas d'une visite. Vous avez donc quitté la famille Labureau ?

—Oui, ma sœur, et j'ai même eu d'autres maîtres depuis ceux-là et qui n'étaient pas si bons. Ah ! dame ! j'en ai long à vous conter.

Sur un signe de la sœur elle déposa son paquet dans un coin, vint s'asseoir près d'elle et narra ce qui lui était arrivé depuis cinq mois.

—Je savais un peu tout cela, bien que vous ne nous en ayez rien dit dans vos rares visites, dit la sœur lorsqu'elle finit ; mais vous n'avez pas eu à regretter votre séjour dans la famille Labureau. Quant à cette dernière place d'où vous sortez avec tant de malice en vous vengeant, ce qui est très mal, je n'ai rien à en dire, il n'y en a que trop dans Paris qui lui ressemblent.

—Une autre fois, vous ne vous placerez pas avec cette simplicité. Nous ne sommes pas ici à St-Cornély, ma fille, il s'en faut bien.

—A propos de St-Cornély, il est arrivé une lettre pour vous il y a huit jours. Je l'ai adressée chez Mme Labureau qui me l'a fait retourner en disant qu'elle vous croyait ici.

—Puisque nous avons un petit moment de liberté, je vais vous la lire.

—S'il vous plaît, ma sœur, dit Faraude, il me tarde bien d'avoir des nouvelles du pays.

La sœur alla prendre dans un casier une enveloppe qui portait une de ces adresses compliquées, comme en écrivent ceux qui ne sont guère versés dans le style épistolaire, et elle brisa un papier bien réglé et tout couvert d'une grosse écriture.

—Ma sœur, quel nom y a-t-il au bas de la lettre, s'il vous plaît, dit Faraude ; comme ça je comprendrai mieux quand vous lirez.

Le regard de la sœur chercha la signature.

—Guillaume Cariou, dit-elle.

—Ah ! c'est de Guillaume, tant mieux, il n'y a pas de tromperie à craindre dans ce qu'il me raconte ; c'est un homme dont la langue ne sait pas mentir.

Cette réflexion faite elle glissa ses mains dans ses larges manches et écouta avec une profonde attention la lecture que la sœur commençait.

Cette lecture n'était pas de nature à donner grand satisfaction à la pauvre Faraude. La dernière fille d'un de ses oncles était morte de convulsions, ce qui avait bien attristé toute la famille. Mathurin passait son temps au cabaret et buvait et jouait l'argent de sa sœur au grand scandale des gens du Cheval-Blanc, enfin M. Ronan, au service duquel Guillaume allait entrer comme conducteur de voiture, lui avait confié qu'il avait trouvé sa cuillère d'argent, la fameuse cuillère perdue, chez un des orfèvres de la ville qui l'avait achetée le lendemain de Noël, d'un jeune garçon qui répondait tout à fait au signalement de Mathurin. De plus, le ferblantier qui demeurait en face de la Quenouille, amené dans la conversation d'un soir d'été, à parler des événements de Noël, avait dit à M. Ronan que, dans la matinée de ce grand jour, pendant la grand'messe, il avait vu sortir de sa boutique le frère de Faraude, avec un objet brillant qu'il avait glissé dans la poche de son gilet.

La lettre se terminait par une pluie de compliments, Mme Ronan surtout tenait à assurer Faraude que tous les sentiments de fâcherie étaient éteints contre elle dans la famille, que Faraude pouvait être bien sûre qu'on ne lui en voulait plus à Saint-Cornély et qu'on pensait toujours à elle avec regret.

On peut juger en quels sentiments Faraude écoutait cette lettre, la plus longue que Guillaume eût jamais écrite.

Tout à tour son visage se teignait d'un rouge ardent ou devenait d'une pâleur de mort.

Au dernier paragraphe elle éclata en sanglots.

Et comme la sœur voulait entamer le chapitre des consolations :

—Ah ! ma sœur, dit-elle, que j'ai été ingrate et orgueilleuse envers les Ronan, mes bons maîtres. Et quel chagrin c'est pour moi de penser que ce Mathurin, qui est mon frère, soit un voleur et le pire des voleurs, puisqu'il prenait ça dans une maison où on lui avait toujours été charitable !

—C'est une grande épreuve pour vous, ma bonne fille, dit la sœur en lui serrant la main ; allons, il s'agit de la bien supporter. Voici des personnes qui traversent la cour. Allez-vous en et tâchez de ne pas avoir les yeux rouges. Il peut se présenter aujourd'hui même de bonnes occasions, et ce qui plaît en vous, c'est votre physionomie honnête et gaie. Allez-vous en bien vite, allez à la chapelle si vous voulez et tenez-vous prête à être appelée au parloir.

CHAPITRE XXI

—Eh bien ! ma fille, es-tu contente de ton coup d'essai !

Telle était la question que M. Ronan adressait du bord de son comptoir à sa fille Clémence, qui glissait par l'entrebâillure de la porte vitrée un visage qui avait du voir le feu de bien près.

—Je croyais entendre marcher et parler dans la boutique, dit Clémence, et je n'osais pas entrer.

Elle tira la porte derrière elle, alla s'asseoir sur le tabouret près de sa mère, et reprit tout en passant son mouchoir sur son front brûlant :

—Je ne suis pas mécontente, maman ; mais je vous assure que ce n'est pas petite chose de préparer l'oie de Noël quand Faraude n'est pas là.

—Elle vous faisait la cuisine en un tour de main, dit Mme Ronan avec un léger soupire.

—Et avec beaucoup d'économie, ajouta le marchand qui s'était mis à se promener le long de son comptoir ; l'oie que tu nous as préparée, Clémence, coûte déjà le quart plus que l'oie de Faraude, et je ne crois pas te fâcher en te disant qu'elle ne sera pas le quart aussi bonne.

—La volaille renchérit tous les ans comme le reste, remarqua Mme Ronan, qui avait vu la grimace de désappointement avec laquelle sa fille avait accueilli la réflexion de son père ; cette année elle était hors de prix.

—Ta, ta, ta, murmura M. Ronan, Faraude n'avait pas sa pareille pour acheter, Madelon, ni sa pareille pour faire la cuisine.

—Je ne dis pas le contraire, Ronan, je ne dis pas le contraire. J'ai assez regretté que vos vivacités avec elle aient amené la dispute qui l'a fait partir, il y a un an, quasi jour pour jour.

—J'avais eu raison dans la querelle, Madelon. Qui est-ce que je soupçonnais d'avoir volé ma cuillère d'argent ? Mathurin. Eh bien ! vous avez vu que ce n'était point un autre.

—Comme tout se découvre ! murmura madame Ronan.

—Oui, ma foi, il n'y a qu'à attendre avec patience.

Je ne peux pas dire ce que j'ai senti le jour où je suis entré dans la boutique de l'orfèvre pour lui promettre que je voterai pour lui au conseil municipal, et que j'ai aperçu ma cuiller sur son comptoir.

—Heureusement qu'elle avait un signe, remarqua Clémence.

—Je l'aurais bien reconnue sans cela, ma fille, on ne s'est pas servi trente ans d'une cuiller pour ne point la reconnaître. Et penser que le lendemain elle allait être fondue. C'était fini, nous n'aurions jamais su ce qu'elle était devenue.

—Mais le ferblantier, papa, le ferblantier qui connaissait bien Mathurin et qui l'avait vu sortir en cachant un objet qui brillait, aurait toujours révélé quelque chose.

—Sans la découverte chez l'orfèvre, le témoignage du ferblantier n'aurait rien signifié, Mathurin aurait dit que c'était la lame de son couteau qui brillait ou tout autre bêtise. A-t-il été penaud le vaurien, a-t-il été penaud quand Guillaume me l'a amené ici par les oreilles et qu'on lui a mis la cuiller sous les yeux.

—Il a tout avoué, dit Mme Ronan, et sans se faire trop prier, et avec de grands signes de repentir ; aussi, tu as bien fait de lui pardonner et de ne pas accepter l'argent qu'il proposait.

—S'il en avait eu à lui, je l'aurais ma foi pris, dit le marchand ; mais comme c'était celui de Faraude, je l'ai laissé aller. Diable ! quand je ferai un somme désormais en soignant le pot-au-feu, j'aurai soin de fermer la porte de la boutique. Cette confiance là était bonne autrefois. Maintenant, elle n'est plus de mode, le monde devient de plus en plus mauvais.

—Enfin, cette affaire-là est finie, grâce à Dieu, Ronan, et si tu avais suivi mon conseil et recommandé à Guillaume de n'en rien dire à Faraude pour ne pas la chagriner, tout aurait été pour le mieux.

—Madelon, j'ai regretté Faraude autant que toi, dit le marchand, je mentirais en disant que je me suis fait un jour à son absence ; mais dame ! j'étais bien aise de lui prouver que je n'étais pas dans mon tort en accusant Mathurin.

—Ça lui aura donné un coup, dit Mme Ronan, j'espère que Guillaume n'a pas commencé sa lettre par cette nouvelle-là.

Le marchand sourit finement.

—Il n'y a pas à s'embarrasser de cela, dit-il ; Guillaume, qui est un bon garçon et qui fait joliment mon affaire, sait bien comment écrire à Faraude, et il est facile de deviner que ce n'est pas l'affection qui manque entre eux.

—Mon père, écoutez s'écria Clémence en se levant toute droite et en prêtant l'oreille, vous priez tant de Faraude ce soir qu'il me semble l'entendre parler. Machinalement ils prêtèrent tous les trois l'oreille et entendirent distinctement une voix qui disait :

—Si c'est comme cela qu'on flambe une oie à présent !

—Seigneur ! s'écria Mme Ronan en pâissant, Faraude est morte et voilà qu'elle revient en esprit pour nous demander des prières.

—Faraude, es-tu morte ? demanda gaiement le marchand qui avait couru vers la porte vitrée et l'avait ouverte toute grande ; voici Mme Ronan qui est prête à commander des messes pour le repos de ton âme.

Pour toute réponse, Faraude en personne bondit dans la boutique et se précipita dans les bras de Mme Ronan, dont le visage placide se couvrait de grosses larmes.

Clémence se joignit à ces démonstrations de tendresse, que le marchand regardait en clignant de l'œil tout singulièrement, ce qui venait de l'émotion, assura plus tard Clémence qui prétendit malignement que jamais elle n'avait vu à son père cette étrange physionomie.

—Allons, la fête de Noël à St-Cornély ne peut pas se passer de Faraude, dit-il gaiement, ni de pluie non plus, ajouta-t-il ; seulement, l'an dernier c'était du verglas qui tombait, et cette année c'est de la bonne pluie qui va faire verdier l'herbe de la bonne amitié.

—Oui, monsieur, oui, répondit Faraude en essuyant ses yeux ; j'ai été une folle de me fâcher contre vous, je l'ai reconnue plus d'une fois, allez !

—Et moi j'ai été un écrivain fou de te contrarier à propos de Mathurin, s'écria M. Ronan d'une voix de tonnerre ; tu aurais bien vu par toi-même que l'instruction n'allait pas à sa dure cervelle et qu'il perdait tous les jours de ses bons sentiments.

—Et aussi que la compagnie des gens de la ville n'allait pas à sa conscience, monsieur, puisque pour

faire de bons diners au Cheval-Blanc il allait jusqu'à voler et votre cuiller encore.

—Quand chacun avoue sa faute il n'y a plus de fâcherie possible, dit Mme Ronan en toussant pour s'éclaircir la voix.

—Est-ce une visite que tu nous fais, Faraude ? ou bien faut-il compter que tu nous reviens pour tout de bon ?

—Pour tout de bon, bien sûr, s'écria Faraude ; j'en ai assez de Paris et des maîtres nouveaux, et si vous n'êtes pas engagés avec cette femme qui flam-bait l'oie si mal, je reprends ma place et de grand cœur.

—Mais les gages, dit prudemment le marchand, nous menons tout doucement nos affaires par ici, et nous ne sommes pas beaucoup plus riches une année que l'autre.

—Monsieur, ce ne seront pas les gages qui nous sépareront. D'ailleurs, j'ai gagné gros d'argent. Je vous le donnerai quand j'en aurai fini avec Mathurin que j'irai reconduire à la hutte. Si donc vous n'avez pas d'engagement avec votre cuisinière...

—Non, non, interrompit Mme Ronan, elle est engagée à l'année et elle devait s'en aller le 30 de ce mois. Ta place n'a jamais été prise, Faraude, seulement en t'attendant il fallait bien avoir quelqu'un.

—Je crois la vente bien finie, dit le marchand, je vais placer les volets et nous irons au coin du feu écouter les aventures de Faraude.

Ce projet eut l'assentiment général. La boutique fut fermée, la porte verrouillée, on renvoya la femme de ménage, qui n'assistait pas à la messe de minuit, et M. Ronan, bien installé dans son fauteuil de bois auprès du grand feu allumé devant la majestueuse bûche de Noël, engagea Faraude à commencer son récit.

En ce moment la porte s'ouvrit devant Guillaume qui devint pâle de joie et de saisissement en apercevant Faraude assise entre ses maîtres.

—C'est encore celui-ci le plus étonné, s'écria gaiement Faraude ; vous n'aviez point l'air si timide quand vous aviez votre habit à boutons dorés, Guillaume.

(La fin au prochain numéro.)

LE CHOLÉRA EN FRANCE

Le Dr Germain Sée est d'avis qu'on ne réussira pas à localiser l'épidémie. J'ai vu, dit-il, comment le choléra est arrivée à Paris en 1865, ayant été appelé à donner des soins au premier cas signalé. C'était un monsieur demeurant au no 70, boulevard Maiesherbes. Il avait été voir sa fille à Amiens, où le fléau sévissait, et, à son retour, il s'était senti atteint par le mal. Quelques jours après, il mourait. C'est lui qui a apporté le choléra, et je vais vous donner par ce cas la preuve de la contagion du choléra. Tout le quartier Maiesherbes et Haussmann a été contaminé en quelques jours, et l'épidémie a sévi bien plus sérieusement dans cet arrondissement riche que dans les quartiers pauvres. L'hôpital Beaujon a été encombré de malades, tandis que les hôpitaux situés dans les faubourgs populeux ont reçu relativement un nombre restreint de cholériques.

—Doit-on changer quelque chose à son régime ordinaire ?

—C'est complètement inutile. On peut continuer à manger et à boire comme à l'ordinaire.

—Les gens qui ont peur du choléra sont-ils plus sujets que les autres à l'attraper ?

—La peur ne fait rien du tout.

—Comment les médecins ne sont-ils pas tous atteints par l'épidémie ?

—Parce qu'ils ne séjournent pas dans les milieux contaminés ; aussi, les professeurs font-ils presque impunément trois ou quatre visites par jour dans les hôpitaux où il y a des cholériques, tandis que les internes qui y couchent meurent souvent dans une proportion assez considérable. Vous pouvez en conclure, ajoute M. Germain Sée en terminant, qu'il est indispensable de ne pas séjournier continuellement auprès d'un cholérique, et qu'il est de toute nécessité de se relayer pour le soigner.

* *

Le professeur Vulpian, qui fut appelé auprès du comte de Chambord pendant sa maladie, demeure rue Soufflot, 24. Tout de suite ce savant médecin consentit à donner au rédacteur du *Matin* l'ordonnance qu'il venait demander pour ses lecteurs.

—Le choléra est infectueux et contagieux, dit le grand professeur. Comment s'en préserve-t-on ? Comment les médecins le traiteront-ils ? Les préservatifs les plus simples seront les meilleurs. Dès que le choléra est quelque part, il faut observer une hygiène sévère. Aucun excès d'aucune sorte. Je ne parle pas seulement des excès de table et d'alcool, mais de tous les excès, de tous. Chacun devra supprimer de son régime les crudités, les salades ; à cela près, ne rien changer à son régime ni à ses habitudes.

—Quels sont les symptômes du choléra ?

—La maladie commence généralement par la diarrhée. Je conseillerais aux personnes qui souffriraient d'une diarrhée, si légère qu'elle soit, de boire immédiatement dix gouttes de laudanum dans un verre d'eau sucrée. Si ce remède n'est pas immédiatement efficace, on appellera un médecin. Maintenant, une fois le mal déclaré, on le traitera par l'opium. Du moins, puisque les absorptions sont difficiles et quelquefois impossibles aux malades atteints de choléra, on emploiera des alcaloïdes dont le plus puissant est la morphine. On donnera aux malades des injections sous-cutanées de morphine. Ce sera là le grand remède employé contre l'épidémie si elle se déclare. Mais espérons encore.

* *

Le grand savant Pasteur était à table lorsque le rédacteur du *Matin* se présenta chez lui, à l'appartement qu'il occupe dans les bâtiments de l'École normale.

Quoique le rédacteur eût exprimé le désir d'attendre que M. Pasteur fût sorti de table, l'illustre maître, avec son exquis et amabilité, vint tout de suite à lui et la conversation s'engagea.

—Vous avez vu, maître, les nouvelles de Toulon. Le choléra s'est déclaré dans cette ville...

—Je ne sais rien que ce qu'ont dit les journaux, ne croyez-vous pas qu'ils aient un peu exagéré et que, dans le premier moment de panique, on ait vu le mal plus grand qu'il n'était ?

—Il y a des chiffres : dix-neuf morts ! Voulez-vous maintenant m'autoriser, maître, à vous demander où en est la science dans l'étude des causes du choléra et de son traitement ?

—Ces questions sont très graves et très embarrassantes. On sait que le choléra vient de l'Inde, où il est à l'état endémique. On sait que c'est un mal à la fois infectueux et contagieux. Il est infectueux puisque des personnes qui n'avaient pas approché des cholériques, qui avaient seulement circulé dans un milieu où se trouvaient des cholériques, ont été atteintes du choléra.

—Mais quelle est la cause du choléra qui le détermine chez les individus ?

—Il y a assurément un microbe du choléra. Vous vous souvenez que l'année dernière la France et l'Allemagne envoyèrent chacune une mission en Egypte pour étudier le choléra pendant qu'il sévissait à Alexandrie. Les missionnaires français perdirent un des leurs, M. Thuillier. Cette catastrophe les arrêta dans leur enquête. Ils revinrent sans l'avoir poussée aussi loin que les Allemands poussèrent la leur. Ceux-ci, après avoir étudié le choléra à Alexandrie, allèrent dans l'Inde, à Bombay et à Calcutta. Ils sont revenus en affirmant qu'ils avaient constaté chez les cholériques l'existence d'un microbe particulier. Nos jeunes savants, eux aussi, ont reconnu quelquefois ce microbe.

—Mais explique-t-on la présence du microbe chez les malades ?

—On la constate ; on ne l'explique pas.

—Si le choléra se propage, s'il se répand, comment pourra-t-on le traiter ?

—On s'en préservera par une bonne hygiène dont le comité de salubrité fera connaître les règles. Il ne faudra pas commettre d'excès d'aucune sorte, bien entendu ; en second lieu il faudra s'abstenir de boire de l'eau puisée dans les villes infectées, à moins que cette eau ne soit prise à la source même. On devra consommer des eaux minérales depuis longtemps en bouteilles.

Le monde est un cadre qui fait valoir les gens médiocres.

La femme doit rester dans la maison comme le cœur dans la poitrine.

Qui vit sans but et, comme on dit, à l'aventure, vit tristement. Dans la vie morale, pour éprouver du plaisir, il faut se proposer un but et l'atteindre.

JOUISSEZ
De la Santé et du Bonheur
COMMENT ? Faites
comme d'autres
ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins ?

"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."

M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la crue, puis ressemblait à du sang."

Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?

"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."

Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque j'examinais à mourir."

Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationale, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?

"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."

C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."

Sami Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?

"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."

Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ?

"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique."

Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?

"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage."

Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."

G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ?

"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."

Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ?

"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."

Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé

Faites usage du

KIDNEY-WORT
Le Purificateur du Sang.

DR. H. E. DESROSIERS,
70 RUE ST. DENIS,
MONTREAL.

N. GOYETTE,
BOUCHER.
MARCHE D'HOCHELAGA,
Etaux 1 et 3.

DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

CHARLES DAVID,
MAGASIN DE CHAUSSURES,
565, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins.
No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

13606

PRIMES

OFFERTES CHAQUE MOIS PAR

Le Monde Illustré

1re. Prime	-	-	\$50
2me. "	-	-	25
3me. "	-	-	15
4me. "	-	-	10
5me. "	-	-	5
6me. "	-	-	4
7me. "	-	-	3
8me. "	-	-	2

86 Primes, à \$1 - 86

94 Primes. \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée.

LA
VIE DU CHRIST

La gravure est de 16 x 22. A l'arrière plan se trouve une imitation d'or massif produisant un contraste magnifique, brillant et frappant avec les autres couleurs qui sont disposées avec une harmonie si parfaite qu'on n'y sent nullement l'éclat, mais qu'au contraire les plus magnifiques effets se produisent.

Au centre de cet arrière-plan en or est un portrait de Notre-Seigneur (tête et épaules), vêtu d'une robe écarlate, tandis qu'un manteau de bleu pâle jeté sur ses épaules et l'auréole de gloire qui entoure sa tête font un tableau magnifique. Un certain nombre de magnifiques grenadilles enguirlandent ce tableau. Tout autour de ce tableau central sont d'autres scènes représentant les principaux événements de la vie de Notre-Seigneur. 10. La naissance de Notre-Seigneur; 20. L'Enfant Jésus au Temple; 30. Le baptême qui représente le Christ baptisé dans la rivière par Jean; et la descente du Saint-Esprit sous la forme d'une colombe; 40. L'entrée triomphale dans Jérusalem; 50. La résurrection de Lazaire; 60. Le dernier souper; 70. La prière dans le jardin de Gethsemani; 80. Le crucifiement; 90. La résurrection; 100. L'ascension. Un grand nombre de journaux ont fait ressortir la beauté extraordinaire de ce merveilleux tableau. Tous devraient le posséder, toute famille religieuse devrait se le procurer. Agents, c'est la plus belle offre qui vous ait jamais été faite. Rappelez-vous qu'il ne s'agit pas ici d'une peinture de noir et blanc à bon marché, mais d'un chromo-lithographique riche et magnifique en couleurs brillantes sur un fond d'or. On n'a encore rien vu qui l'égalé.

Liste des prix en gros: Echantillon par la maille, port payé. 25 cts; 3 pour 60 cts; 1 douzaine \$2.00; 25 pour \$4.00; 25 par Express, \$3.75; 50 par Express, \$7.00; 100 par Express, \$13.00; 500 par Express ou comme fret, et une magnifique montre avec chaîne, \$65.

JAMES LEE & Co.
1784, rue Notre-Dame, Montréal.

Paquet de Bijouteries Broadway

Contient: 1 parure en imitation de corail pour dames, épingles et boucles d'oreilles; 1 épingle en imitation de corail pour châle; 1 paire de boutons en imitation de corail pour manchettes; 1 épingle en imitation de corail pour scarf; 1 paire de bracelets pour dame; 1 épingle pour châle ou voile; 1 anneau en plaqué d'or avec diamant pour dames; 1 anneau de fiançailles de prix; 1 bague avec améthystes pour manchettes; 1 paire de boutons, genre japonais, pour manchettes; 1 paire de boucles d'oreilles avec camée; 1 paire de boucles d'oreilles, genre Alaska; 1 parure en jais avec épingles et boucles d'oreilles; 1 chaîne pour montre de messieurs; 1 chaîne pour montre de dames; 1 paire de boutons avec diamants, genre Alaska; 1 paire de boutons avec diamants, genre "Lake George"; 1 bouton en or plaqué, pour col; 1 paire de boutons gravés pour chemise; 1 anneau avec camée pour messieurs; 1 anneau gravé pour dames portant gravé le mot suivant: "Amitié"; 1 épingle pour chapeau de dames; 1 parure de fantaisie dorée; 1 épingle Alurka pour devant de chemise; 1 bijou en corail, couleur de rose; 1 anneau pour scarf. Le tout expédié franc de port par la maille pour \$1.35. Une douzaine de paquets expédiés par express pour \$12.

J. LEE & Co.
Montréal, P.Q.

ENFANT MALPROPRE

Un chromo, douze couleurs, grandeur 16 x 22. La vue de ce chromo vraiment splendide absorbera l'attention de toute mère qui le verra, et fera naître chez elle un sentiment profond d'admiration passionnée. Le tableau original que nous avons maintenant en notre possession est pris sur copie d'un chef-d'œuvre de sculpteur dont il a reçu le nom. Ce chef-d'œuvre d'art remporta, on se le rappelle, il y a quelques années, le premier prix à l'exposition universelle de Paris. Le tableau représente la femme d'un fermier qui, après une vive chasse, a réussi à mettre la main sur son fils, mauvais sujet, et est toute occupée à le débarrasser des saletés dont il a eu soin, comme tous les enfants de son âge, de se couvrir. L'expression sévère et décidée de la vieille et l'air réchigné et vicieux de l'enfant feront sourire plusieurs personnes qui, dans leur jeunesse, ont passé par la même épreuve. On croirait presque entendre la mère s'écrier: "Petit malpropre! petit malpropre!" tandis que d'une main elle lui tire les oreilles et de l'autre l'arrose d'eau et de savon. L'enfant est dans la cuve dans laquelle l'eau ruisselle de son corps, et, à une petite distance, est la maison aussi fidèlement représentée que la nature même. Par la maille, 30 cents, trois pour 50 cents.

J. LEE & Co.
Montréal, P.Q.

Boîte synoptique d'aiguilles

Cette élégante Boîte contient quatre boîtes d'aiguilles les plus perfectionnées. Prix, 25 cents. Nous venons d'ajouter à notre stock ces boîtes si élégantes et d'un genre si nouveau. Ce sont de vrais bijoux ornés de CHROMOS PARISIENS représentant au-delà de cent paysages et ravissants portraits de femmes, etc. Par la maille, 25 cents; trois pour 50 cents; 1 douz. \$1.50, 12 douz. par express \$18.00.

J. LEE & Co.
Montréal, P.Q.

Renvoyez-nous cette annonce avec \$1.75, et nous vous expédierons par la maille franc de port un de nos magnifiques revolver à 7 coups, plaqué en Nickel.

J. LEE & Co.
Montréal, P.Q.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-propriétaires. Bureau: Rue Saint-Gabriel, No. 25, Montréal.

J. A. RODIER, Gérant.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montreal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes. Cartes d'affaires,
Programmes. Lettres funéraires,
Cirulaires. Affiches, etc.
Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS:

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

MATHIEU & GAGNON
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES.
En gros et en détail,
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité: Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

LA COMPAGNIE DE
PAPIER ROLLAND

Fabrique à Saint-Jérôme, P. Q. Bureau principal: A Montréal, rue Saint-Vincent, 12 et 14, chez J. B. ROLLAND & FILS.
Papier blanc de toute espèce.

CASTOR FLUID. (Enregistré.)

Délicieuse préparation rafraichissante pour les cheveux. S'en servir tous les jours. Conserve le cuir chevelu, prévient la chute des cheveux et active la croissance. Article de coiffure de la famille. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, chimiste, seul fabricant, 144, rue St-Laurent, Montréal. — 1 m.